

Libération

*Les Infortunes de la Belle
au bois dormant*

Tome 3

Anne Rice

Libération

*Les Infortunes de la Belle
au bois dormant*

Tome 3

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Adrien Calmevent*

Michel
LAFON

DÉJÀ PARUS
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les Infortunes de la Belle au bois dormant
Tome 1 : *Initiation*
Tome 2 : *Punition*

Titre original
Beauty's Release

(Penguin Books, New York)
© Anne O'Brien Rice and the Stanley Travis Rice, Jr. Testamentary Trust, 1984
Ce livre est déjà paru en France aux éditions Robert Laffont en 1998

Tous droits réservés.
© Éditions Michel Lafon, 2013, pour la présente édition
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Ile de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

Ce qu'il est advenu de la Belle dans
Les Infortunes de la Belle au bois dormant,
Tome 1, *Initiation*

Après un paisible sommeil d'un siècle, la Belle au bois dormant ouvrit les yeux au baiser du Prince pour découvrir ses vêtements ôtés, et son cœur ainsi que son corps sous la coupe de celui qui l'avait délivrée. Aussitôt attribuée au Prince à titre d'esclave nue de ses plaisirs, la Belle devait être emmenée de force au royaume de ce dernier.

Ainsi, éperdue de désir pour lui, et avec le consentement reconnaissant de ses parents, la Belle fut amenée à la cour de la reine Éléonore, la mère du Prince, pour y servir aux côtés de centaines de princes et princesses nus, tous en qualité de jouets de la Cour, jusqu'à ce que vienne, avec leur récompense, le temps de les renvoyer dans leurs royaumes respectifs.

Envoûtée par les rigueurs de la salle d'Apprentissage, de la salle des Châtiments, du supplice du sentier de la Bride abattue et par sa propre passion de plaire qui ne faisait qu'aller croissant, la Belle était demeurée la favorite incontestée du Prince, et les délices de celle qui fut un temps sa maîtresse, la jeune et jolie Dame Juliana.

Pourtant, elle ne pouvait ignorer son engouement, interdit et secret, pour l'esclave plein de raffinement de

la reine, le prince Alexis, ni pour cet autre esclave qui avait désobéi, le prince Tristan.

Ayant entrevu le prince Tristan parmi les disgraciés du château, la Belle, dans un moment de rébellion apparemment inexplicable, s'attira exactement le même châtiment que celui auquel ce dernier était promis : se faire renvoyer de cette cour de volupté, pour aller subir la déchéance d'un rude labeur au village voisin.

Ce qu'il est advenu de la Belle dans
Les Infortunes de la Belle au bois dormant,
Tome 2, *Punition*

Vendu à l'encan dès l'aube, Tristan se retrouva bientôt ligoté et harnaché à la voiture d'un jeune et beau maître, Nicolas, chroniqueur de la reine. Et la Belle, mise à la tâche dans l'auberge de maîtresse Lockley, était devenue le jouet du capitaine de la garde, l'hôte de marque de l'auberge.

Mais au cours de ces quelques jours, le temps d'être séparés l'un de l'autre et vendus, la Belle et Tristan furent tous deux séduits par la discipline de fer du village. Les douces terreurs de la place du Châtiment public, de la boutique des Châtiments, de la ferme et de l'écurie, la nuit des soldats à l'auberge les avaient autant enflammés qu'effrayés, suscitant chez eux le plus complet oubli de leurs personnalités antérieures.

Même le jugement rigoureux infligé à l'esclave fugitif, le prince Laurent, qui s'était retrouvé le corps ligoté à une croix de pénitence pour être exposé en place publique, ne servit qu'à les mettre en appétit.

Et puis, alors même que la Belle savourait des châtiments enfin à l'égal de son âme, Tristan tombait désespérément amoureux de son nouveau maître.

Pourtant, à peine ce duo avait-il fait connaissance et

s'était-il confié mutuellement son bonheur honteux, qu'un fort parti de soldats ennemis avait attaqué le village, enlevant la Belle et Tristan en même temps que d'autres esclaves de choix, dont le prince Laurent, pour les emmener par la mer vers la terre d'un nouveau maître, le sultan.

Dans les quelques heures qui avaient suivi l'attaque, les princes et les princesses dérobés à leurs propriétaires avaient appris qu'on ne verserait pas leur rançon. Aux termes d'un accord entre ceux qui étaient désormais leurs souverains, ils avaient été condamnés à servir au palais du sultan jusqu'à ce que vienne le temps de les restituer sains et saufs à leur reine, afin qu'ils soient ultérieurement jugés.

Gardés à l'intérieur de longues cages en or, dans la cale du vaisseau du sultan, les esclaves se sont résignés à leur nouvelle destinée.

Au moment où nous reprenons notre récit, c'est la nuit, à bord du navire endormi, et le long voyage approche de son terme.

Or, le prince Laurent est là, seul avec ses pensées, et songe à son esclavage...

Captifs en mer

Récit de Laurent

C'est la nuit.

Mais quelque chose a changé. Dès que j'ai ouvert les yeux, j'ai su que nous étions proches du rivage. Même dans la pénombre silencieuse de la cabine, je pouvais respirer les odeurs vivantes de la terre.

Et c'est ainsi, ai-je songé, que notre voyage touche à sa fin. Nous allons enfin savoir ce que nous réserve cette captivité nouvelle, dont le dessein n'est autre que de nous abaisser et de nous avilir plus encore.

J'étais aussi soulagé qu'effrayé, aussi curieux que rempli de crainte.

Et à la lumière d'une lanterne, j'ai vu Tristan allongé, éveillé, qui scrutait l'obscurité, le visage tendu. Lui aussi savait que le voyage était presque achevé.

Les princesses nues dormaient encore, et elles avaient l'air de bêtes exotiques dans leurs cages d'or. La Belle, cette piquante petite créature, était une flamme mordorée dans les ténèbres, et la chevelure noire et bouclée de Rosalynde drapait son dos pâle jusqu'à la courbe de ses petites fesses rondes. Au-dessus d'elles, Elena, la longiligne à l'ossature délicate, était étendue sur le dos, ses cheveux bruns et raides savamment étalés sur son oreiller.

Tendre chair que celle de ces trois-là, nos douces compagnes d'emprisonnement : la Belle était couchée, pelotonnée dans ses draps, ses bras et ses jambes menus et potelés ne demandant qu'à se faire pincer ; la tête d'Elena était rejetée en arrière dans l'abandon total du sommeil, ses longues jambes minces grandes écartées, un genou contre les barreaux de la cage ; quand je l'ai regardée, Rosalynde s'est retournée sur le côté, ses seins lourds sont doucement retombés, les tétons rose foncé dressés.

Et puis, tout à fait à ma droite, Dimitri aux cheveux noirs, rivalisant de muscles et de beauté avec le blond Tristan ; dans le sommeil, le visage de Dimitri se parait d'une étrange froideur, lui qui, le jour, était souvent le plus avenant et le plus docile de nous tous. Nous, les princes, aussi solidement encagés que les femmes, n'avions probablement l'air ni plus humains ni moins exotiques.

Et chacun de nous portait à l'entrejambe ce petit pagne en treillis d'or qui nous interdisait de rendre la moindre visite à nos organes affamés.

Au cours de ces longues nuits en mer, nous avons fini par très bien nous connaître – quand nos gardes n'étaient pas assez près pour surprendre nos chuchotements. Et à nos heures perdues de réflexion et de rêverie, peut-être avons-nous fini aussi par mieux nous connaître nous-mêmes.

– Le sentez-vous aussi, Laurent ? chuchota Tristan. Nous sommes près du rivage.

De nous tous, Tristan était le plus anxieux, celui qui se désolait de la perte de Nicolas, son maître, et qui en même temps ne cessait de surveiller tout ce qui se passait alentour.

– Oui, ai-je répondu à mi-voix. Cela ne devrait plus durer bien longtemps, à présent.

- J’espère seulement que...
 - Espérer ? ai-je fait encore. Quel espoir nous restait-il ici, Tristan ?
 - ... Qu’ils ne vont pas nous séparer.
- Je n’ai pas répondu. Je me suis allongé sur le dos et j’ai fermé les yeux. Quelle importance cela avait-il d’en parler, quand bientôt toute chose allait nous être révélée ? D’ailleurs, que pouvions-nous faire pour modifier le cours des événements ?
- Quoi qu’il arrive, ai-je dit, songeur, je suis heureux que ce soit la fin du voyage. Je suis heureux que nous soyons bientôt à même de nous rendre utiles.

Passé les épreuves initiales auxquelles on avait soumis notre passion, nos ravisseurs n’avaient plus usé de nous. Durant une quinzaine de jours, c’étaient nos propres désirs qui nous avaient soumis à la torture, et nos gardiens aux allures de garçonnetts s’étaient contentés de nous rire gentiment au nez, pour nous lier prestement les mains dès que nous osions toucher à l’enveloppe délicate en forme de cône tronqué qui emprisonnait nos parties intimes.

Nous avons tous souffert également, semblait-il, sans rien d’autre pour nous distraire, au fond de cette cale de navire, que la vision de nos nudités respectives.

Et je ne pouvais m’empêcher de me demander si ces jeunes gardiens, si sérieux à tous égards, étaient au fait de la manière impitoyable dont on nous avait inculqué les appétits de la chair, s’ils n’ignoraient pas comment nos maîtres et nos maîtresses, à la cour de la reine, nous avaient enseigné tout l’empire du désir, ne fût-ce que le désir impérieux de la gifle du fouet pour soulager la flamme qui brûlait en nous.

Dans notre ancien état de servitude, pas une demi-journée ne s'était écoulée sans que l'on n'ait fait soigneusement usage de nos corps, et même le plus obéissant d'entre nous avait reçu de constants châtimens. Quant à ceux que l'on avait envoyés du château pour descendre en pénitence au village, ils n'avaient guère connu plus de repos.

Mais ces mondes-là étaient d'autres mondes, ainsi que nous en étions convenus, Tristan et moi, au cours de nos conversations nocturnes et chuchotées. Tant au village qu'au château, on s'était attendu que nous parlions, ne fût-ce que pour dire « Oui, mon Seigneur », ou « Oui, ma Dame ». On nous avait donné des ordres formels, et on nous avait envoyés, de temps à autre, effectuer des commissions sans accompagnement. Tristan avait même longuement conversé avec son maître Nicolas, qu'il chérissait.

Mais avant même de quitter les terres de la reine, on nous avait tenus avertis que les serviteurs du sultan nous traiteraient comme si nous n'étions que des animaux dépourvus de l'usage de la parole. Serions-nous en mesure de comprendre leur langue, étrangère et fort singulière, que jamais ils ne nous adresseraient la parole. Au pays du sultan, le plus vil esclave de plaisir qui tenterait de prendre la parole s'exposerait aussitôt à une sévère punition.

Tous les avertissemens que l'on nous avait délivrés concordaient. Tout au long de ce voyage, on nous avait cajolés, caressés, pincés et guidés dans le silence le plus prévenant et le plus condescendant à la fois.

Quand, à bout de désespoir et d'ennui, la princesse Elena s'était exclamée à haute et intelligible voix pour supplier qu'on la laissât sortir de sa cage, on l'avait promptement bâillonnée, les chevilles et les poignets ligotés dans le bas du dos, et son corps était allé gigoter

au bout d'une chaîne, suspendu au plafond de la cabine. Elle était restée là, et nos gardiens, stupéfaits et outrés, lui avaient lancé des réprimandes jusqu'à ce qu'elle renonce à ses vaines protestations étouffées par le bâillon.

Après cela, avec quelles précautions et avec quelle gentillesse ne l'avait-on redescendue ! On avait baisé ses lèvres silencieuses, ses poignets et ses chevilles endoloris avaient été huilés jusqu'à ce que les marques rouges laissées par les bracelets de cuir eussent disparu.

Les jeunes garçons en tunique de soie avaient même brossé ses cheveux bruns et lisses, massé ses fesses et son dos de leurs doigts vigoureux, comme si c'était la bonne façon de consoler les petits animaux irascibles que nous étions. Naturellement, à peine s'étaient-ils aperçus que les ombres douces de la toison brune et bouclée, dans l'entrejambe d'Elena, étaient humides, et qu'elle ne pouvait plus se retenir de remuer ses hanches contre la soie de la couchette réservée aux soins, tant elle était excitée par leurs attouchements, qu'ils cessèrent de lui prodiguer leurs attentions.

À grand renfort de gestes de gronderie et de signes de tête, ils l'avaient amenée à se redresser sur les genoux, et ils avaient continué de lui maintenir les poignets tout en ajustant sur son vagin menu la petite treille de métal rigide, dont les chaînes étaient venues lui entourer les cuisses, pour y être étroitement et prestement agrafées. Après quoi, on l'avait fait entrer dans sa cage, les bras et les jambes attachés aux barreaux par des rubans de satin.

Cet étalage de passion ne les avait nullement mis en colère. Tout au contraire, avant de le recouvrir, ils avaient caressé son sexe humide, ils lui avaient souri, comme pour approuver ses chaleurs, son besoin.

Néanmoins, tous les gémissements du monde ne lui avaient pas attiré leur miséricorde.

Nous n'avions fait que regarder dans un silence lascif, et nos propres organes palpitaient en vain. J'avais eu envie de grimper dans sa cage et d'arracher le bouclier en treillis d'or pour planter mon sexe dans le nid mouillé qui était taillé pour lui. J'avais eu envie d'ouvrir sa bouche avec ma langue. Envie de comprimer ses seins lourds entre mes mains, de sucer leurs tétons couleur de corail, et de la voir écarlate sous les palpitations du plaisir, tandis que je l'aurais chevauchée sans merci. Mais tout cela n'était que pénible rêverie. Elena et moi, nous ne pouvions que nous regarder, et j'espérais que tôt ou tard nous pourrions être autorisés à connaître l'extase de nous retrouver dans les bras l'un de l'autre.

La petite Belle, mignonne à croquer, était elle aussi très troublante, et la pulpeuse Rosalynde, avec ses grands yeux mélancoliques, absolument appétissante, mais c'était Elena qui se montrait pleine d'intelligence et de sombre dédain envers tout ce qui nous était échu. Au cours de nos conversations chuchotées, elle avait ri de notre destin et, tout en parlant, avait eu ce geste pour rejeter sa lourde chevelure brune par-dessus l'épaule.

– Qui s'est jamais vu offrir trois possibilités de choix aussi merveilleuses, Laurent ? avait-elle demandé. Le palais du sultan, le village, le château. Je vous le dis, en chacun de ces choix, je suis à même de trouver les délices qui me conviennent.

– Mais, ma chérie, vous ne savez pas à quoi les choses vont ressembler au palais du sultan, avais-je dit. La reine détenait des dizaines d'esclaves nus. Au village, nous étions des centaines à la tâche. Et si le sultan disposait d'un nombre d'esclaves plus grand encore – d'esclaves de tous les royaumes d'Orient et d'Occident, des esclaves si nombreux qu'il peut en user comme de repose-pieds ?

– Pensez-vous que ce soit le cas ? avait-elle demandé, tout excitée. (Son sourire s'était fait insolent de charme. Des lèvres si humides et des dents exquises.) Alors il faut que nous trouvions quelque moyen de nous distinguer, Laurent. (Elle avait posé le menton dans sa main.) Je ne veux pas être seulement l'une de ces petites princesses ou de ces petits princes qui souffrent par milliers. Il faut que nous fassions en sorte que le sultan sache qui nous sommes.

– Voilà de bien dangereuses pensées, mon amour, quand nous ne pouvons parler, pas plus que l'on ne peut nous adresser la parole, quand on nous dorlote et qu'on nous punit comme de vulgaires bêtes.

– Nous trouverons un moyen, Laurent, avait-elle assuré avec un clin d'œil coquin. Rien ne vous a jamais effrayé jusqu'à présent, n'est-il pas vrai ? Vous vous êtes enfui à seule fin de savoir quel effet cela ferait d'être capturé, n'est-ce pas ?

– Vous avez l'esprit trop délié, Elena, avais-je répondu. Qu'est-ce qui vous laisse à penser que je ne me suis pas enfui sous l'emprise de la peur ?

– Je sais qu'il n'en est rien. Personne ne s'est jamais enfui du château de la reine sous l'emprise de la peur. Si l'on s'enfuit, c'est toujours par esprit d'aventure. J'en ai fait autant moi-même, voyez-vous. C'est pourquoi j'ai été condamnée au village.

– Et le jeu en valait-il la chandelle, ma chère ? avais-je demandé.

Oh, si seulement j'avais pu l'embrasser, recueillir sa pétulance dans ma bouche, pincer ses petits tétons ! Il était déjà assez cruel de ne jamais m'être trouvé assez proche d'elle, durant tous ces jours que nous avons passés au château.

– Oui, le jeu en valait la chandelle, avait-elle fait, pensive.

Quand la razzia du sultan s'était abattue sur le village, elle s'y trouvait depuis un an à titre d'esclave femelle, à la ferme du seigneur maire ; elle travaillait dans ses vergers, à chercher du bout des dents des mauvaises herbes dans le pré, à quatre pattes, sous la coupe d'un jardinier, un homme robuste et sévère qui jamais ne se démunissait de la lanière de cuir qu'il tenait en main.

– Mais j'étais prête à vivre quelque chose de nouveau, avait-elle confié en se retournant sur le dos, laissant s'écarter ses jambes comme à son habitude. (Je ne pouvais m'arrêter de fixer du regard, sous le bouclier d'or tressé, l'épaisse toison brune de son sexe.) Et ensuite, les soldats du sultan sont arrivés, comme si je les avais convoqués par la seule force de mon imagination. Rappelez-vous, Laurent, il nous faut accomplir quelque chose pour nous distinguer.

J'avais ri à part moi. J'appréciais son caractère.

D'ailleurs, je les aimais tous : Tristan, un séduisant mélange de force et d'envie qui supportait sa souffrance en silence ; Dimitri et Rosalynde, tous deux contrits et tout entiers consacrés à leur envie de complaire, comme s'ils étaient nés esclaves et non de sang royal.

Mais Dimitri ne savait pas maîtriser son agitation et son désir de luxure, il était incapable de se tenir tranquille pour se soumettre à la punition ou à ce qu'on use de lui, alors même que son esprit n'était empli que de pensées élevées d'amour et de soumission. Le temps de sa peine au village, de courte durée, il l'avait passé au pilori, en place des Châtiments publics, à attendre de recevoir des coups de fouet sur la roue publique. Rosalynde, pas plus que lui, n'était capable de faire preuve de la moindre maîtrise d'elle-même, à moins d'être assujettie dans les chaînes. Tous deux avaient espéré que le village les purgerait de leurs peurs, qu'il

leur permettrait de servir avec la finesse qu'ils admiraient chez les autres.

Quant à la Belle, là, à côté d'Elena, elle était la plus enchantresse, la moins ordinaire des esclaves. Elle semblait froide, et pourtant d'une indéniable douceur, réfléchie et rebelle. De temps à autre, lors de ces sombres nuits passées en mer, je l'avais vue me dévisager à travers les barreaux de sa cage, avec une expression déroutante sur son visage plein de force. Et quand je l'avais regardée, ses lèvres avaient facilement écloso en un sourire.

Quand Tristan avait pleuré, elle avait dit doucement, pour sa défense : « Il aimait son maître. » Et elle avait haussé les épaules, comme si elle trouvait cela aussi triste qu'incompréhensible.

– Et vous, vous n'avez aimé personne ? lui avais-je demandé une nuit.

– Non, pas vraiment. Uniquement d'autres esclaves, quelquefois...

Elle m'avait alors lancé ce regard provocant, qui avait aussitôt fait se dresser ma queue. Il y avait en elle quelque chose de sauvage, d'intact, en dépit de toute son apparente fragilité.

Pourtant, de temps à autre, elle semblait ruminer sa propre résistance.

– Quel sens cela aurait-il de les aimer ? avait-elle demandé une fois, comme si elle se parlait à elle-même. Quel sens cela aurait-il d'abandonner complètement son cœur ? Les punitions, je les aime. Mais aimer l'un de ces maîtres ou l'une de ces maîtresses...

Soudain, cela parut l'effrayer.

– Cela vous trouble, lui avais-je dit avec compréhension.

Les nuits en mer nous pesaient à tous. Tout comme l'isolement.

– Oui. J’ai très envie de quelque chose que je n’aie pas encore eu, avait-elle chuchoté. Je le nie, mais j’en ai très envie. Peut-être est-ce seulement que je n’ai pas trouvé de maître ou de maîtresse qui me convienne...

– Le prince héritier, c’est lui qui vous a amenée au royaume. Assurément, vous devez avoir trouvé en lui un maître vraiment magnifique.

– Non, point du tout, avait-elle répliqué, dédaigneuse. C’est à peine si je me souviens de lui. Voyez-vous, il n’éveillait en moi aucun intérêt. Qu’arriverait-il, si j’étais dominée par quelqu’un qui suscite en moi de l’intérêt ?

Et ses yeux se parèrent d’un étrange scintillement, comme s’ils voyaient pour la première fois tout un royaume de possibilités inédites.

– Je ne puis vous le dire, lui avais-je répondu, me sentant égaré tout à coup.

Jusqu’à cet instant, j’avais été certain d’avoir aimé ma maîtresse, dame Elvera. Mais à présent, je n’en étais plus absolument sûr. Peut-être la Belle avait-elle évoqué là un amour plus profond, plus beau que je n’en avais jamais connu.

Le fait était là, oui, la Belle éveillait mon intérêt, elle qui était couchée hors de ma portée sur un lit tendu de soie, ses membres nus aussi parfaits qu’une sculpture dans la semi-obscurité, ses yeux pleins de secrets à demi révélés.

Pourtant, en dépit de nos différences, de nos propos sur l’amour, nous étions tous de véritables esclaves. Cela ne faisait aucun doute.

Nous avons été épanouis, irrémédiablement transformés par notre servitude. Peu importaient nos peurs et nos conflits, nous n’étions plus ces êtres rougissants

frappés de terreur que nous avons été jadis. Nous nagions chacun à sa propre allure, dans le flot fascinant du tourment érotique.

Et, tandis que je réfléchissais, allongé, je cherchais à comprendre quelles avaient été les différences cruciales entre la vie au château et la vie au village, et à deviner ce que nous promettait cette nouvelle captivité au sultanat.

Souvenirs du château et du village

Récit de Laurent

J'avais bien servi un an au château, en qualité de propriété de dame Elvera. Elle m'avait fait fouetter tous les matins comme une chose allant de soi, tout en prenant son petit déjeuner. C'était une femme fière et paisible, aux cheveux noir corbeau et aux yeux gris ardoise, qui passait des heures sur des broderies délicates. J'avais baisé ses pantoufles en remerciement de cette correction par le fouet, dans l'espoir de recevoir une miette de louange – témoignant que j'avais accueilli les coups vaillamment, ou qu'elle me trouvait beau, malgré tout. Il était rare qu'elle prononce une parole, rare aussi qu'elle lève les yeux de son travail d'aiguille.

L'après-midi, elle emportait son ouvrage dans les jardins, et là, pour son amusement, je m'accouplais avec des princesses. Il fallait tout d'abord que j'attrape ma jolie proie, ce qui supposait une chasse opiniâtre à travers les massifs de fleurs, et puis la petite princesse rougissante devait être rapportée et déposée aux pieds de ma dame pour un examen attentif, après quoi ma véritable prestation débutait et devait être accomplie à la perfection.

Naturellement, j'avais aimé ces moments-là – écouler mes chaleurs dans ce corps farouche et frémissant au-dessous de moi, cette course-poursuite et cette capture qui arrivaient à désarçonner même la plus frivole des princesses, et tous les deux nous nous consumions sous le regard imperturbable de ma dame, qui n'en poursuivait pas moins sa couture.

Quel dommage que je n'aie jamais pu couvrir la Belle en ce temps-là ! Elle était demeurée la favorite du prince héritier, jusqu'à ce qu'elle tombe en disgrâce et soit descendue au village. Seule dame Juliana était autorisée à la partager. Mais je l'avais aperçue sur le sentier de la Bride abattue, et j'avais brûlé de la tenir haletante au-dessous de moi. Quelle esclave elle avait été, parfaitement au diapason, même en ces premières journées, quelle allure elle avait quand elle marchait au côté du cheval de dame Juliana, tout à fait impeccable ! Ses cheveux d'or étaient comme les blés, ils encadraient son visage en forme de cœur ; ses yeux bleus étincelaient de fierté piquée au vif et de passion sans fard. Même la grande reine était jalouse d'elle.

Mais en repensant à tout cela aujourd'hui, je n'ai pas douté un seul instant de la Belle quand elle m'a déclaré qu'elle n'avait pas aimé ceux qui avaient prétendu solliciter son affection. J'aurais pu voir, si j'y avais regardé de plus près, que son cœur, alors, ne portait aucune chaîne.

Quel avait donc été le caractère singulier de ma vie, dans les salles du château ? Mon cœur à moi, certes, était bel et bien enchaîné. Mais quelle avait été l'essence de mon asservissement ?

J'étais un prince, pourtant destiné à servir – un être de haute naissance temporairement dépossédé de ses privilèges, et fait pour subir des épreuves du corps et de l'âme âpres et sans égales. Oui, telle était la nature

de l'humiliation : que je retrouve mes privilèges après que c'en serait fini, que je sois l'égal de ceux qui avaient joui de ma nudité, et qui m'avaient sévèrement réprimandé à la moindre démonstration de volonté ou de fierté.

Jamais cela n'avait été aussi clair pour moi que lorsque des princes d'autres pays étaient venus nous rendre visite, et s'émerveiller de cette coutume de garder en captivité des esclaves du plaisir royal. Cela m'avait écorché vif d'être présenté à ces invités-là.

– Mais comment les amenez-vous à servir ? s'étaient-ils enquis, mi-étonnés, mi-enchantés.

On ne savait jamais s'ils aspiraient à servir ou à commander. Est-ce que ces deux inclinations se combattent à l'intérieur de tous les êtres ?

La réponse à ces questions timides se résumait inévitablement à une excellente démonstration de la grande finesse de notre apprentissage ; nous devons nous agenouiller devant eux, offrir nos sexes nus à leur examen, nos derrières levés pour recevoir le fouet.

– Il s'agit d'un jeu de plaisir, commentait ma dame, très terre à terre. Et celui-ci, ce Laurent, un prince merveilleusement bien élevé, m'amuse tout particulièrement. Un jour, il régnera sur un royaume prospère.

Elle me pinçait les tétons, lentement, et puis elle me soulevait la queue et les couilles dans sa main ouverte, pour les exposer à la vue de ses hôtes ébahis.

– Mais tout de même, pourquoi ne se défend-il pas, ne résiste-t-il pas ? demandait le visiteur, masquant peut-être, ce faisant, des sentiments plus profonds.

– Songez donc, répondait ma dame. Il est tout à fait dépouillé des attributs qui, dans le monde extérieur, feraient de lui un homme ; et ce, uniquement pour mieux exposer ces autres attributs de chair, qui font de lui un homme dévolu à mon service. Vous-même,

imaginez-vous pareillement nu et sans défense, aussi soigneusement placé sous le joug. Peut-être préféreriez-vous servir, vous aussi, plutôt que de risquer d'en passer par toute une palette de corrections qui vous feraient subir de bien plus fâcheuses ignominies.

Dès lors, avant même la tombée de la nuit, lequel, parmi ces nouveaux venus au château n'avait pas réclamé d'avoir son propre esclave ?

Le visage écarlate et tremblant, j'avais rampé pour obéir à plus d'un ordre de ces invités-là, un ordre donné d'une voix aussi inconnue qu'inexpérimentée. Et c'étaient là les seigneurs qu'un jour je devrais recevoir à ma propre cour. Nous souviendrions-nous, alors, de ces moments-là ? Quiconque oserait-il en faire mention ?

Et il en allait ainsi de tous les princes et de toutes les princesses nus du château. Pour cette œuvre de complet avilissement, tout était de premier choix.

– Je pense que Laurent servira au moins trois années supplémentaires, disait dame Elvera sur le ton de la désinvolture. Cependant, de telles décisions reviennent à la reine. Lorsqu'il partira, je pleurerai. Je pense que c'est peut-être sa taille qui m'attire le plus. Il est plus grand que les autres, d'une ossature plus solide, mais il a un visage noble, ne trouvez-vous pas ?

Alors elle claquait des doigts pour que je me rapproche, puis laissait courir son pouce jusqu'au bas de ma joue.

– Et cette queue ! s'écriait-elle. Elle est extrêmement large, sans être d'une longueur excessive. Voilà qui est important. Comme les petites princesses se tortillent sous lui ! C'est fort simple, il me faut un prince puissant. Dites-moi, Laurent, comment pourrais-je vous punir de quelque manière nouvelle, quelque chose à quoi je n'aurais peut-être pas pensé ?

Oui, un prince fort, pour une mise sous le joug temporaire, un fils de monarque avec toutes ses facultés en éveil, envoyé ici comme élève de l'amour et de la douleur.

Mais s'exposer à la colère de la Cour et être envoyé au village ? Voilà un supplice tout à fait différent. Et un supplice auquel j'avais à peine goûté, même si ce qu'il m'avait été donné d'en connaître en avait véritablement été la quintessence.

Deux jours seulement avant ma capture par les brigands du sultan, je m'étais échappé du château. Et je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça.

J'adorais ma dame, cela est certain. Je l'adorais. Vraiment, aucun doute là-dessus. J'admirais son impétuosité, ses silences sans fin. M'eût-elle fouetté elle-même plus souvent, plutôt que d'ordonner que cela fût fait par d'autres princes, qu'elle n'aurait pu me faire plus plaisir.

Même quand elle m'avait livré aux invités des autres seigneurs et des autres dames, il y avait là cette joie toute singulière de lui être rendu, d'être ramené dans son lit, d'être autorisé à laper l'étroit triangle de sa toison noire entre ses cuisses blanches, quand elle se tenait adossée à l'oreiller, les cheveux lâchés, les yeux plissés, indifférents. Parvenir à faire fondre son cœur glacial, à lui faire rejeter la tête en arrière, et enfin à lui arracher des cris de plaisir comme à la plus lascive des petites princesses du jardin, voilà quel avait été mon défi.

Et pourtant, je m'étais enfui. J'avais agi sous le coup d'une impulsion soudaine – oser faire ça, me lever tout simplement et partir dans la forêt, les laisser me chercher. Naturellement qu'ils allaient me trouver. Je n'en ai jamais douté. Les fugitifs, ils les retrouvent toujours.

Peut-être avais-je vécu trop longtemps dans la peur de commettre cet acte, d'être capturé par les soldats et envoyé au labeur au village. Soudainement, cela me tentait, comme de plonger d'une haute falaise.

À ce moment-là, j'avais dominé toutes mes autres erreurs, j'avais atteint une perfection plutôt ennuyeuse. Je n'avais jamais bronché devant la lanière de cuir. J'avais grandi de telle sorte que j'en avais besoin, à seule fin que ma chair en chaleur tremble rien qu'en la voyant. Et les petites princesses, lors de ces courses-poursuites dans le jardin, je les attrapais toujours promptement, je les levais bien haut en les tenant par les poignets et je les rapportais sur mon épaule, leurs seins tout chauds me martelant le dos avec un bruit sourd. J'avais jugé comme un défi digne d'intérêt d'en dompter deux ou trois en un seul après-midi, avec cette même énergie.

Mais cette affaire-là, m'enfuir... Peut-être avais-je envie de mieux connaître mes maîtres et mes maîtresses ! Parce que, en devenant leur fugitif et leur captif, j'allais ressentir leur pouvoir jusque dans la moelle de mes os. J'allais éprouver tout ce qu'ils étaient capables de me faire éprouver, complètement.

Quelle qu'en fût la raison, j'attendis que ma dame se fût enfin endormie dans son fauteuil de jardin, puis je me levai et courus jusqu'au mur de clôture, que j'escaladai. Et sans jeter un œil en arrière, je filai par les champs fauchés en direction de la forêt.

Paradoxalement, jamais je ne me sentis aussi nu, aussi complètement esclave que dans ces moments de rébellion.

La moindre feuille, la moindre tige d'herbe haute caressait ma chair exposée. Une honte inédite me laissait abasourdi, alors que j'errais sous le couvert des

grands arbres et me faufilais dans l'ombre des tours de guet du village.

Lorsque survint la nuit, je sentis ma peau nue luire comme une lampe que la forêt ne dissimulerait pas. J'appartenais à ce monde imbriqué de pouvoir et de soumission, et j'avais essayé, à tort, de me dérober à ses obligations. Et la forêt le savait. Des ronciers m'accrochaient les chevilles. Au moindre bruit dans les broussailles, ma queue se raffermissait.

Ô, l'horreur finale et le frisson de la capture, quand les soldats me repérèrent dans l'obscurité et me rabat-tirent à grand renfort de cris, jusqu'à ce qu'ils m'aient encerclé.

Des mains rudes m'empoignèrent par les jambes et par les bras. Je fus porté à ras du sol par quatre de ces hommes, la tête pendante et les membres distendus, tout comme un animal qui leur aurait offert une bonne partie de chasse. Je fus ramené dans le campement à la lumière des flambeaux au milieu des vivats, des quolibets et des rires.

Et dans ce moment ardent d'une justice à laquelle il était impossible d'échapper, tout devint un peu plus clair. Je n'étais plus du tout un prince de haute naissance. J'étais un objet vil et borné, qu'il conviendrait de faire fouetter et violer à répétition par de fougueux soldats, jusqu'à ce que le capitaine de la garde fasse son apparition et ordonne qu'on me ligote à cette croix du châtiment taillée dans une solide pièce de bois.

Ce fut lors de ce supplice que je revis la Belle. Elle avait déjà été envoyée au village, choisie par le capitaine de la garde pour lui tenir lieu d'objet de jeu. Agenouillée dans la boue du campement, elle était la seule femme présente sur les lieux, et sa peau fraîche, rose et laiteuse, avec cette poussière qui s'y accrochait, n'en était que

plus délectable. Sous son regard intense, tout ce que j'avais subi s'était trouvé magnifié.

Il n'était guère surprenant que je la fascine de même : j'étais un véritable fugitif, et le seul de nous tous, à bord du vaisseau du sultan, à avoir mérité la croix du châtiement.

Auparavant, au temps du château, j'avais moi-même aperçu des fugitifs pareillement enfourchés. Je les avais vus embarqués sur le chariot qui les menait au village, les jambes écartées toutes grandes sur la traverse de la croix, la tête inclinée en arrière par-dessus le sommet du montant – en sorte qu'ils regardent droit vers le ciel –, la bouche distendue par un bandeau de cuir noir. J'avais été terrifié pour eux, je m'étais émerveillé de voir, même dans cette disgrâce, leur queue aussi dure que le bois auquel leur corps était ligoté.

Et voilà que j'étais moi-même ce condamné. J'étais entré dans le tableau pour être ligoté de cette même et épouvantable manière, les yeux braqués vers le ciel, les bras repliés derrière cette barre d'un bois rugueux, les cuisses ouvertes, écartées, douloureuses, la queue aussi dure que toutes celles que j'avais pu apercevoir auparavant dans la même posture.

Or la Belle n'était qu'une spectatrice parmi des milliers.

On me fit parader à travers les rues du village au rythme lent du battement du tambour, pour la foule de ces gens du commun que je pouvais entendre sans les voir, chaque tour de roue du chariot imprimant une secousse au phallus de bois enfilé dans mon postérieur.

Cela avait été aussi délicieux qu'extrême, la plus profonde de toutes les dégradations. Je m'étais senti m'y abandonner, alors même que le capitaine de la garde fouettait ma poitrine nue, mes jambes ouvertes, mon ventre dénudé. Comme il avait été divinement aisé

d'implorer, au beau milieu de mes gémissements et des contorsions qui m'agitaient irrésistiblement, en sachant parfaitement bien que jamais on ne me prêterait attention. Et comme cela avait émoussé mon âme, de savoir qu'il ne me fallait pas espérer la moindre pitié !

Oui, en ces moments-là, j'avais pleinement connu le pouvoir de mes ravisseurs, mais j'avais aussi découvert mon propre pouvoir – celui en vertu duquel nous, qui étions dépouillés de tout privilège, pouvions cependant aiguillonner et guider ceux qui nous punissaient vers des royaumes inédits de chaleur et d'égards amoureux.

Il ne restait plus alors aucun désir à satisfaire, aucune passion à assouvir. Rien qu'un abandon inquiet et divin. Sans vergogne, j'avais balancé des hanches sur ce phallus qui saillait sur la croix, qui saillait en moi, j'avais reçu les coups vifs de la lanière de cuir brandie par le capitaine comme des baisers. J'avais lutté et pleuré pour contenter mon cœur, en renonçant à la moindre parcelle de dignité.

Le seul défaut à ce tableau, j'imagine, c'était que je ne pouvais voir mes persécuteurs, sauf s'ils se tenaient juste au-dessus de moi, ce qui ne fut que rarement le cas.

Et la nuit, quand je fus dressé en l'air sur la place du village, quand je pus les entendre se rassembler sur l'estrade, là, devant moi – les sentir pincer mon derrière endolori, me claquer la queue – j'aurais voulu être en mesure de lire, sur leurs visages, leur mépris et leur humeur riieuse, et l'expression de leur totale supériorité sur le plus vil des plus vils, celui que j'étais devenu.

J'appréciais d'être condamné. J'appréciais d'être cet objet de démesure et de souffrance exposé, sinistre et effrayant, alors même que je tremblais sous les bruits qui m'annonçaient une nouvelle séance de fouet, et que des larmes irrésistibles m'inondaient le visage.

Voilà qui était infiniment plus riche de sensations que d'être l'objet de jeu tremblant, à la figure écarlate, de dame Elvera. Plus agréable même que l'aimable divertissement qui consistait à monter des princesses dans les jardins.

Et puis en fin de compte, cet angle de vision pénible auquel j'étais astreint comportait aussi ses récompenses d'un genre bien particulier. Le jeune soldat, après m'avoir fouetté, lorsque neuf heures sonnèrent, était monté à l'échelle jusqu'à ma hauteur et, plongeant ses yeux dans les miens, avait baisé ma bouche bâillonnée.

J'avais été incapable de lui montrer combien je l'adorais, incapable même de refermer mes lèvres autour de l'épais bandeau de cuir qui me muselait et me maintenait la tête en place. Mais il m'avait étreint le menton et m'avait sucé la lèvre supérieure, puis la lèvre inférieure ; il avait promené sa langue dans ma bouche, par-dessous le bâillon de cuir et, dans un souffle, m'avait promis que je serais de nouveau très bien fouetté à minuit ; il y pourvoirait en personne. Il aimait bien cette tâche de fouetter les mauvais esclaves.

– Tu as déjà la poitrine et le ventre joliment tapissés de marques cramoisies, avait-il remarqué. Mais tu vas être plus joli encore. Ensuite, pour toi, ce sera la roue en public au lever du soleil, on te déliera et on te fera mettre à genoux sur l'appareil, et le maître du fouet du village œuvrera sur ta personne pour la foule du matin. Comme ils vont aimer ça, un prince grand et fort comme toi !

De nouveau il m'embrassa en me suçant la lèvre inférieure, en promenant sa langue sur mes dents. Je m'étais haussé contre le bois en tirant sur mes liens, et ma bite était une hampe délicieusement affamée.

J'avais essayé, par tous les moyens tacites que je